

—Ecoute, dit-elle, et ne me gronde pas, petit père, car j'ai eu grand peur.

Elle le mit au courant de ce qui s'était passé.

—Voilà une drôle d'aventure ! répétait souvent le père Routard.

—Et quand elle eut terminé son histoire :

—Et tu es sûre que le père est mort, noyé dans le Cosson ?

—Oh ! oui, jamais il n'en reviendra, le pauvre homme.

—Eh bien, ce n'est pas notre faute. Nous n'avons rien à nous reprocher. Si j'avais été sur le bord, j'aurais essayé de le sauver. Toi, tu ne pouvais pas. N'en parlons plus. Seulement il ne faut jamais se mêler de trop près à ces choses-là, parce que souvent il en cuit au pauvre monde comme nous. Qui sait ce que c'est que cet enfant-là ? Il paraîtrait qu'il y a pas mal de haines et bien des mystères autour de lui. Tant pis, ce n'est pas notre affaire. J'en conclus qu'il fallait le laisser là où tu l'as trouvé et qu'il fallait faire semblant de ne pas le voir.

—Oh ! papa, papa.

—Et je vais aller le reporter, tout simplement.

De grosses larmes emplirent les jolis yeux bleus de Marjolaine. Routard fit comme s'il ne les remarquait pas. Et continuant, mais s'adressant beaucoup plus à lui-même qu'à sa fille :

—Ce serait une imprudence de conserver cet enfant. Et une grosse charge. Qui est-ce qui le soignerait ?

—Moi, petit père, moi, c'est si facile.

Mais lui n'entendait pas.

—Qui est-ce qui se chargerait de le nourrir ? Je ne suis pas nourrice, moi. C'est déjà bien suffisant d'élever ses gosses sans aller chercher ceux des autres. Et puis, si on le redemande. Pour cela, je crois bien que je peux être tranquille. Il a l'air d'être gêné pour beaucoup de monde, ce petit ! On ne le redemandera probablement pas de si tôt. Tant pis, j'étais heureux avec ma petite Marjolaine, avant cette aventure. Je tiens, à ne pas me créer des ennuis, de gaieté de cœur.

—Oh ! père, ça coûte si peu.

—Qu'est-ce que tu en sais, toi, bout de femme ?

—Ce serait mal de le renvoyer, ce petit-là.

—Ah ça ! mais tu crois donc que j'ai dix-huit cents francs de rentes pour me payer le luxe de recueillir les héritiers des autres ! Ma parole, le plein air de la forêt n'est pas plus froid que notre chariot où le vent s'introduit par toutes les jointures. Le petit ne sera pas plus mal là-bas que chez nous. Et si quelque bûcheron le rencontre et l'adopte, eh bien, pain dur ici, pain dur là-bas, il ne sera pas plus à plaindre chez lui que dans notre intérieur.

—Le pauvre ! murmura Marjolaine, le pauvre.

Et elle se mit à pleurer. Le bébé, lui, se mettait à vagir.

—Allons, bien, tous les deux ! fit Routard bourru. L'une piaille et l'autre crie comme un égoré ! Nom d'un millier de bassinoires !

Très en colère, il arpentait la neige, autour de la voiture.

—Fallait bien ça, fallait bien ça, disait-il.

Mais chose bizarre, le bonhomme n'osait plus regarder sa fille.

—Père, il pleure, il a faim, j'en suis certaine. Au moins, tu ne peux pas refuser que je lui donne un peu de lait.

—C'est cela, le lait de notre café de demain matin.

—Père, je lui donnerai ma part.

—Ta part ! ta part ! Et moi, j'avalerais mon café pendant que tu te serreras la ceinture ? Fais-lui manger tout ce que tu veux, à ce même de malheur. Le lait, le beurre, les œufs, les pommes de terre et les cuillers, les fourchettes et les casseroles, et la voiture, et l'âne par-dessus le marché. Nom d'un pot !

Marjolaine savait sans doute que les colères paternelles n'étaient pas très sérieuses, car essuyant ses larmes, elle courut vers la voiture, y grimpa. Elle prit l'enfant dans ses bras et l'embrassa, le dorlota, lui parlant comme s'il pouvait comprendre.

—Ne pleure pas, je vais te donner du lait bien tiède et bien sucré.

Quelques minutes après, en effet, le bébé buvait goulument. Il n'avait plus froid, ses joues n'étaient plus violettes.

—Comme il avait faim, murmura Marjolaine, bien sûr il serait mort.

Presque aussitôt après avoir bu, il s'endormit. Le père Routard était resté dehors sifflotant, les mains dans les poches. A plusieurs reprises, de la voiture, Marjolaine avait crié :

—Regarde donc, père, regarde donc comme il boit !

Mais il n'avait pas voulu assister à ce spectacle. Marjolaine ressortit avec précaution et ferma doucement la voiture.

—Il faut prendre bien garde de ne pas le réveiller.

—Qu'il se réveille ou non, je vais le reporter là où tu l'as trouvé.

—Père, tu ne feras pas cela ! Tu auras compassion de lui !

Routard était bien décidé à passer outre car il entra dans la voiture, prit l'enfant avec douceur et redescendit.

—Père ! père !

Et Marjolaine se mit à sangloter bruyamment. Il marchait très vite, probablement pour ne pas entendre. Alors elle s'assit sur le marchepied, la tête dans ses bras et cria, en proie à une sorte de convulsion de frayeur et de chagrin. Le père Routard courait presque. Il avait hâte d'en finir. Sa fille, en lui racontant sa trouvaille, lui avait suffisamment et clairement indiqué l'endroit où les deux hommes s'étaient rencontrés. Il n'eut donc point d'hésitation.

Le manteau était toujours là, à demi recouvert de neige. Il le secoua et quelque chose de lourd en tomba. C'était le pistolet d'Antoine, échappé des mains défaillantes de Julien Rémondet. Routard fouilla dans les poches.

—J'aurai peut-être un indice.

Mais les poches ne contenaient rien. Alors il enveloppa avec soin l'enfant dans la fourrure, le plaça sur les branches fortes d'un buisson de chêne et partit. Quand il eut fait quelques pas, il s'arrêta et se retourna. Il était inquiet. Dans le fond de son cœur, une voix lui criait :

—Tu ne te conduis pas bien !

Il est vrai qu'à cette voix, une autre, celle de la raison répondait :

—Cet enfant n'est pas le tien. Agis comme si tu n'avais pas connu son existence, comme si tu ignorais son abandon.

Il reprit sa marche. Il avait la tête basse. Il était soucieux. Il arriva ainsi sur la bordure du bois et prêta l'oreille. A sa gauche, dans la nuit des arbres, sous le froid et dans la neige, le pauvre abandonné gisait. Là-bas, à sa droite, vers le carrefour, il entendait distinctement les cris nerveux de Marjolaine. Et entre ces deux enfants, l'un qui était un étranger, l'autre qu'il adorait, il restait indécis, n'osant s'éloigner d'avantage du premier, n'osant réparaître les mains vides auprès de la seconde. Sur sa rude et loyale figure brunie par les hâles de toutes les saisons, entourée d'un collier de barbe d'un noir d'ébène, passaient, visibles, toutes ses incertitudes.

Les cris de Marjolaine frappaient droit son cœur. Il sentait ses yeux, de gros yeux noirs à fleur de tête, se mouiller. Le cœur et la raison luttèrent toujours ensemble.

—En se serrant un peu, disait le premier, il y aurait tout de même moyen de l'adopter, le gosse. Il va mourir de faim et de froid. Sûrement, demain à l'aube, ce ne sera plus qu'un cadavre.

Mais la raison, plus sèche, examinant l'avenir :

—Comment l'élever ! J'ai bien de la peine à vivre et si je fais quelques petites économies, c'est pour Marjolaine. Alors, si le gosse le mange, les économies, qui est-ce qui restera, si je meurs.

Ce fut le cœur qui l'emporta. Ou plutôt ce fut Marjolaine. Il entra sous la futaie, grommelant :

—C'est une bêtise. Oh ! oui, c'est une forte bêtise !

Mais, c'était fini, cette fois, de ses irrésolutions. Il se laissait aller à la bonté naïve de sa droite nature. Et, penché vers ce paquet de fourrure qui lui dérobait le petit :

—Tout de même, il faudrait avoir l'âme comme un roc pour abandonner ce pauvre ! Ce serait un

crime, oui, un crime, et l'homme qui l'a laissé là est plus coupable qu'un assassin.

Il rejeta le manteau dans la neige et prit le bébé.

Le rétameur était bien décidé à garder l'enfant. Il secoua, une dernière fois, le manteau et garda le pistolet, tout en monologuant :

—Le manteau restera. C'est du bien qui ne m'appartient pas. Quant au pistolet... Tiens, il y a une couronne, ça doit être un marquis ou un duc, quelqu'un de la haute, et sous la couronne, il y a des initiales, sur un blason d'or. Mais il fait trop sombre pour les distinguer. Je verrai cela à la lumière. Rentrions consoler Marjolaine avec le poupard.

Et cette fois sans se soucier de réveiller le bébé il prit sa course vers le carrefour. Et du plus loin qu'il peut être entendu par Marjolaine :

—Ne pleure plus, allons, ne pleure plus, je te le rapporte.

Le remède était souverain, sans doute, car instantanément les cris cessèrent et lorsque Routard apparut avec son fardeau près de la voiture, le visage de Marjolaine, encore bouleversé par les larmes était quand même illuminé par la joie. Ses yeux s'agrandirent encore.

—Ah ! père, père, comme tu es bon !

Elle se jeta sur le petit avec une sorte d'empressement et le transporta dans le lit, sous l'édredon bien chaud. Pendant cela, dehors, Routard grommelait, les mains dans les poches, sous son tablier de cuir, et sifflotant en regardant tomber les larges et drus flocons de neige :

—La bêtise est faite, v'là un rétameur de plus !

III

M. de Pontalès, le père du jeune homme auquel nous avons vu, dans ces premiers chapitres, jouer un rôle si cruel, était un grand manufacturier dont les filatures étaient célèbres. Il possédait des établissements immenses en Normandie, dans le Nord et aux environs de Blois. Ayant commencé avec peu de chose, ayant acquis une grosse fortune à force de travail, d'activité, d'astuce, comment, alors qu'il aurait pu se reposer de trente années de labeurs incessants, comment compromit-il tout à coup sa fortune dans des spéculations industrielles, et pris peut-être, sur le tard, de la fièvre de l'or, lui qui toute sa vie avait gardé des goûts simples et n'avait point de vices, comment se lança-t-il dans les aventures de Bourse ? Il croyait jouer à coup sûr. Dans les affaires, il y a toujours un joueur sur deux qui a cette conviction-là : c'est celui qui vous trompe.

M. de Pontalès s'en aperçut bientôt à ses dépens. Les premières pertes, assez insignifiantes pour une grosse fortune comme la sienne, ne firent qu'irriter ses convoitises en surexcitant son amour-propre. Et toute sa fortune vint s'engloutir sous le péristyle de la Bourse. L'honneur même allait sombrer. M. de Pontalès se sentait perdu.

La ruine était si complète que si quelqu'un ne venait pas à son secours, jamais il ne pourrait s'en relever. Heureusement, tous ceux qui avaient été ses amis au temps de son bonheur ne l'abandonnèrent pas.

De ceux qui l'avaient aimé jadis, ou du moins qui avaient été les amis de sa maison, il y en eut un qui se souvint. Celui-là se nommait André de Cheverny.

Cheverny et Pontalès avaient été amis de pension. Ils avaient suivi deux carrières bien différentes car, pendant que l'un, tout aux idées pacifiques, se lançait dans l'industrie, l'autre se présentait à l'Ecole polytechnique, en sortait le premier, et entra dans l'armée où l'attendaient les plus brillants états de service.

Au moment du désastre financier de Pontalès, M. André de Cheverny était général de division. Ce fut lui qui vint au secours du manufacturier, et lui seul, disons-le. Et ce ne fut pas l'amitié seulement qui décida de cette bonne action, ce fut l'amour, ce fut la puissance d'un souvenir à la fois douloureux et charmant.